

du reste qu'une partie de son temps à son cabinet, continuant à se pourvoir et à se munir de cette masse énorme de connaissances qui font de lui un des hommes les plus étonnants de ce siècle. Bref, et qui l'en blâmerait ? M. Thiers ne se sentait qu'un médiocrement enthousiaste des luttes du présent ; il rêvait des combats plus larges et plus retentissants. Il ne s'en cachait point ; les intelligences médiocres le trouvaient présomptueux.

En 1818, l'Académie d'Aix ayant mis au concours l'éloge de Vauvenargues, M. Thiers résolut de concourir : il eut l'imprudence de l'annoncer. L'Académie d'Aix était peuplée de royalistes, c'est-à-dire de ses ennemis politiques. Cependant, quel que fût leur mauvais vouloir, ils durent reconnaître que son manuscrit était supérieur à tous les autres ; mais pour éviter de le couronner, ils prorogèrent d'une année le concours, attendant de plus forts concurrents. En effet, ils reçurent, quelques mois après, un manuscrit de Paris, et bientôt le bruit se répandit dans la ville d'Aix, que M. Thiers, n'obtiendrait que l'accessit. L'écoirage avait lu le nouvel ouvrage et, tout d'une voix, il avait reconnu son incontestable supériorité. Ce jugement prononcé, on décaçeta le pli qui contenait le nom du vainqueur ; on y trouva celui de M. Thiers. Il eut ainsi ce qui, nous le croyons, n'a jamais eu lieu ; le prix et l'accessit. Grande fut la déconvenue de l'Académie, dont on rit beaucoup.

En juillet 1821, M. Mignet quitta son ami et partit pour Paris. Trois mois après, jetant la robe d'avocat, qui lui semblait trop étroite, M. Thiers le suivit ; il prenait son vol. Il arriva n'ayant pour toute fortune que quelques écus, des connaissances déjà vastes, une plume facile et deux ou trois lettres de recommandation, parmi lesquelles il s'en trouvait une pour Manuel, alors un des chefs les plus respectés de l'opposition. Manuel devina M. Thiers ; il lui ouvrit la carrière politique, à laquelle il aspirait. Il y avait alors un journal qui jouissait d'une fortune inouïe et d'une popularité énorme ; les actions de mille francs du *Constitutionnel* atteignaient le chiffre fabuleux de six cent mille francs ; un des directeurs de ce heureux journal était le spirituel Etienne ; Manuel, son ami, lui présentait son protégé. Pour connaître ce qu'il savait faire, Etienne lui demanda un article.

Tout écrivain qui a passé par là peut s'imaginer quelles furent les émotions de M. Thiers ; la partie était belle, la porte excellente, il s'agissait de réussir et d'entrer. Le jeune politique, revenu dans son très-humble logis, prit sa plume la plus fine et la plus leste et écrivit l'article qui lui était demandé. Il fut trouvé excellent, et M. Thiers se vit immédiatement attaché à la rédaction quotidienne du journal. On a beaucoup parlé des rudes épreuves qu'il avait eu à traverser l'homme qu'attendaient de si surprenantes destinées ; on voit que, si épreuves il y eut, du moins elles furent courtes. Le *Constitutionnel*, qui de prime-abord sentit tout le prix de la collaboration de son nouveau rédacteur, eut toujours la main large pour lui.

Nous avons connu et nous connaissons encore des journalistes d'un talent incontestable, Carrol, Marrast, J. Janin, Alphonse Karr, Louis Blanc, et bien d'autres encore, qui ont eu à traverser des jours plus longs et plus mauvais.

Un événement vint encore accroître le bien-être de M. Thiers. M. Cotta, le célèbre éditeur de la *Gazette d'Augsbourg*, désirait posséder une action de *Constitutionnel* ; en sa qualité d'étranger, il ne pouvait l'acquérir sous son nom ; il pria M. Thiers de vouloir bien faire cette acquisition pour lui, et le jeune journaliste devint ainsi propriétaire, nominal seulement, il est vrai, d'une action du puissant journal. M. Cotta exigea que son représentant gardât la moitié des revenus de l'action, qui s'élevait annuellement à trente mille francs. Mais ce qui, dans cette affaire, fut d'un prix inestimable pour M. Thiers, c'est qu'elle lui permit d'entrer dans la direction du *Constitutionnel* et de jouer

un véritable rôle politique. Pour le remplir, il travaillait d'une ardeur obstinée ; tous les jours levé à cinq heures du matin, il s'adonnait à des études aussi variées que fortes, qui toutes se classaient merveilleusement dans sa solide mémoire.

Doté, d'ailleurs, d'une rare puissance d'intuition et d'assimilation, il faisait facilement siennes toutes les choses qu'il touchait.

Voici, pour preuve, une anecdote que nous a contée M. Laffitte :

Un jour M. Thiers, qui s'occupait de questions financières, vint le trouver et lui demanda de vouloir bien lui expliquer le jeu de l'amortissement dans les finances de l'État.

Après lui avoir donné les explications qu'il sollicitait, M. Laffitte ajouta :

« Du reste, mon cher monsieur Thiers, puisque vous étudiez le mécanisme des finances, demain je donne à dîner à quelques grands banquiers, soyez des nôtres avec Mignet, et vous entendrez certainement traiter les questions qui semblent vous intéresser. »

M. Thiers accepta, et se trouva le lendemain avec M. Mignet dans les salons de son hôte. On se mit à table ; les convives étaient nombreux, tous choisis parmi les sommités de la finance ; il y avait même de grands banquiers étrangers. Entre le premier et le second service, je ne sais quelle théorie ayant été avancée par un convive, M. Thiers éleva la voix, et il prit si bien la parole que tout le monde fit silence ; le service de la table fut interrompu sur un signe de M. Laffitte ; et quand l'admirable causeur s'arrêta, M. Labouchère, je crois, demanda à l'amphitryon :

— Quel est donc cet homme qui parle si magistralement de finances ?

— Cet homme-là, cher monsieur, est bien plus prodigieux que vous ne le pensez ; hier, il ne savait pas ce que c'était que l'amortissement, et vous avez entendu comme il en a raisonné.

Non-seulement M. Thiers avait ses livres entrées chez Laffitte, mais encore il était le bienvenu dans les salons du baron Louis et de Talleyrand.

Quelques années plus tard, on parlait un jour, devant ce roi sceptique de la diplomatie, du journaliste marseillais :

— C'est un parvenu, disait-on.

— C'est mieux que cela, répondit le prince, c'est un homme arrivé !

Au fur et à mesure que Charles X accentuait ses résistances, M. Thiers prononçait ses attaques, et trouvant la politique suivie par le *Constitutionnel* trop molle et trop peureuse, il cherchait une feuille plus libre et plus osée, lorsque Armand Carrel vint lui proposer de fonder avec lui un nouveau journal ; M. Thiers se hâta d'accepter, et le 1er juillet 1830 parut le prospectus du *National*, fondé par MM. Thiers, Mignet et Armand Carrel. Ce qui rendait surtout précieux pour la feuille nouvelle le nom de M. Thiers, c'était la popularité légitime qu'il avait conquise par la publication de sa grande *Histoire de la Révolution française*, commencée en 1823 et terminée en 1827. Il fallait un certain courage alors pour entreprendre un tel ouvrage. La France, à cette époque, n'osait pour ainsi dire pas regarder en arrière. Les souvenirs de la Terreur glaçaient le parti libéral, tandis que les royalistes lançaient l'anathème sur les jours et les hommes de ce temps d'un tragique si plein de grandeur et d'épouvante. L'historien voulut rendre aux événements leurs véritables origines et leur portée ; et aux hommes, vainqueurs et victimes, leur caractère. Grand écrivain, dans toute l'étendue du mot, M. Thiers évidemment ne l'est pas ; mais, si l'expression peut être permise, il fait la lumière. S'il ne sait pas peindre, il a des couleurs pour ainsi dire transparentes, à travers lesquelles on voit les scènes qu'il veut reproduire. Les questions les plus délicates, il les